

LE MAL, LIEU COMMUN DE L'INTER-CULTUREL

Jacques HASSOUN
Paris

*“El búlgaro por la calle
El judezmo por la casa”*

Un jour, une patiente me dit lors de l'une de ses dernières scéances d'analyse: “Mon amant me dit toujours que nous devons former un seul esprit, un seul corps. Je me demande tout à coup lequel de nous deux serait ce Un”.

Bien sûr elle devait quitter son amant, mais cette fois, la séparation se fit sans les sentiments —qu'elle connaissait trop bien— de désastre né d'une rupture non consommée, ou de fureur pour ce qui aurait dû être, qui n'avait pas été et qui structurellement ne peut être.

Elle avait appris que faire du *Un* c'est toujours au profit de l'autre, au profit de celui qui proclame qu'il est du *Un*, au détriment enfin de celui à qui ce modèle est proposé.

Faire du *Un* pourtant est le propre de l'humain. Nul n'échappe à ce désir. Il est la marque, la cicatrice d'une séparation entendue comme le lieu d'une souffrance indicible, restée en suspens. Source d'étonnement et de perplexité, cette déchirure première creuse une béance insue: lieu d'une souffrance exquise, elle demeure silencieuse; camouflée le plus souvent par une tendance à la tristesse, à la mélancolie, elle représente l'expression d'un deuil qui n'a pu s'accomplir.

Ce deuil est paradoxal car le sujet ignore l'objet qui en est la cause.

Imaginons un mot qui manque dans la langue et qui serait *impossible* signifiant de tous les signifiants. Mot quelconque, anodin, mais qui marquerait le discours d'un impossible à dire. Le sujet ignorerait que ce mot existe et pourtant il se heurte à cette ignorance d'inexistence, sa vie durant.

Il est privé de ce terme, de cette séquence, et à l'instar d'un membre fantôme, cette amputation devient une source de souffrance d'autant plus mystérieuse que le sujet ignore ce qui est amputé. Ce sentiment insoutenable d'un manque énigmatique traverse l'histoire du sujet: cela s'appelle *spleen* ou *mélancolie*.

Source de passions et de jouissance,¹ cette béance se présente comme un creux, une cupule dans laquelle peut venir se nicher en un éclair —le temps d'un coup de foudre— l'image de l'élu(e) ou celle d'une idéalité susceptible de provoquer des adhésions enthousiastes et des apostolats ravageants.

Hortus deliciarum d'une souffrance exquise, cette expérience qui exprime l'illusion où domine l'idée de communion, trouve son expression dans la passion amoureuse —en son avatar ravageant— ou dans le culte du chef qui serait réputé incarner les aspirations de la *foule organisée* dans lequel le *Un* domine: "Ein Reich! Ein Volk! Ein Führer!" étant le modèle achevé de cet embrasement obscurantiste et meurtrier.

Or, une telle fanatisation se supporte de l'exclusion, du bannissement de quelques uns ou de tous ceux qui sont considérés comme incapables de participer de cette adhésion dyadique à une passion flamboyante, littéralement flamboyante.

Pour les bannis, les exilés, ce déferlement n'est pas sans avoir quelque effet.

Deux destins tragiques d'un *exil en situation* illustreront mon propos.

Exil forcé... Walter Benjamin et Stefan Zweig placés dans deux situations radicalement différentes (l'un était pourchassé et risquait de se voir expulsé d'Espagne vers la France vichyste, l'autre était réfugié au Brésil) se sont suicidés. Pourquoi... sinon qu'ils savaient qu'ils étaient condamnés à quitter la Mittel-Europa, une Mittel-Europa que le nazisme avait définitivement enterré.

Dès lors, nous pouvons postuler que l'exil n'est pas une affaire de géographie, de topos, mais de temps et de style.

Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une séparation mais d'un bannissement et d'un effondrement, d'une disparition, non pas d'une seule lettre —telle la lettre *e* dans le roman de George Perec— mais d'un alphabet tout entier, celui dont les arrangements scripturaires constituent le style qui représente le sujet écrivant.

(1) La jouissance qui n'est pas le plaisir.

Il nous faut donc considérer que cette route coupée à la création, cette impasse, déplace la Loi vers le caprice incompréhensible et l'oukase féroce du bannissement pour précipiter le sujet vers la mort.

Il s'agit plus que d'une page tournée, plus que d'une déchirure. Il s'agit d'une exclusion radicale.

Walter Benjamin et Stephan Zweig avaient la conviction au seuil de la mort —c'est du moins ma lecture, aujourd'hui— que leur langue s'était effondrée parce qu'elle allait leur être interdite. Car *Mittel Europa* comme signifiant avait disparu dans les éruptions du dictateur berlinois.

Galiciens, bukoviens, magyars, moraves, prussiens ou bavarois, ruthènes, viennois, slovènes ou triestins, tous avaient eu en commun la langue allemande qu'ils enrichissaient de leur existence intime, de leur chatolement culturel et des tensions qui existaient entre ces différentes confessions (luthériens, calvinistes, catholiques, juifs...), ces différentes attitudes religieuses (libres penseurs ou fous de Dieu), ces différentes ethnies, ces différentes convictions politiques (féodaux, monarchistes, libéraux, sociaux-démocrates, communistes ou anarchistes), enfin. Leur commune culture prenait toute son ampleur dans les luttes qui les opposaient. L'unification autour des idées d'ethnicité, d'identité, puis plus tard autour de l'illusion idéologique *du sang et de la race* allaient rejeter hors de l'espace commun tous ceux qui allaient très rapidement, à un degré ou à un autre, devenir des *Heimatlos* ou des *Untermenschen*.

La Mittel-Europa de l'inter-culturel en acte s'était dissoute dans le culte de l'Unique.

Désormais, l'exilé devient un être qui assiste à l'effondrement de ses repères, en proie à la "géographie pathétique"² de sa nostalgie, il va se précipiter vers le "mirage métaphysique de l'harmonie universelle, l'abîme mystique de la fusion affective, l'utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la han-tise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort".³

Nous pouvons dès lors émettre l'hypothèse que le banni vit son existence dans l'état d'une *traduction littérale*.

Aussi bien acquise que sera la langue de pays d'accueil, elle sera toujours comme le calque de la langue engloutie.

Il ne s'agit en l'occurrence ni d'un défaut d'apprentissage, ni d'une absence de maîtrise mais bien plutôt d'un sentiment purement subjectif d'inappropriation, de trouble dans la percep-

(2) Selon le mot de Vladimir Jankelevitch.

(3) Jacques Lacan, *Les complexes familiaux* ("Le complexe de seurage") tome VIII de l'Encyclopédie Française, Paris, 1938.

tion, de trahison dans laquelle —paradoxalement— l'exilé retrouve cette tendance à faire du *Un* avec ce qui se révèle être une page que l'Histoire a définitivement tournée.

D'où la série de questions que je souhaite poser ici :

Est-ce que l'inter-culturel ne serait pas un mythe?

Est-il de l'inter-culturel dès lors que dans un même espace vivent des citoyens dont les petites, les plus petites différences ne sont pas un objet de répulsion ou d'horreur (sentiments qui cachent mal l'envie qui est à leur principe)?

Est-il même une quelconque nécessité de nommer cette cohabitation au sein de la Cité?

N'est-ce pas un fois la séparation accomplie, que l'inter-culturel s'impose des années sinon des siècles plus tard comme un rêve héroïque ou lyrique?

Pour ma part, je suis tenté de répondre affirmativement à cette dernière question d'autant que l'inter-culturel comme illusion n'est pas sans rappeler le roman familial que chacun d'entre nous, enfant, a pu construire pour dialectiser le malheur d'être né dans cette famille-là, non pas que celle-ci soit forcément détestable, mais... dès lors que l'enfant se ressent comme irrémédiablement séparé —et comment cela pourrait-il en être autrement?— il ne peut qu'accentuer la faille, la déchirure, en se dotant de parents prestigieux dont il aurait été exilé.

Or, l'inter-culturel obéit très précisément à cette démarche: prestige du lieu d'origine, toujours romanesque, déchéance de l'actuel —du présent— et aspiration à retrouver cet ailleurs dont le rêveur, pris dans la fiction de son mythe des origines, serait le héraut. Il convertirait, même son corps, son esprit, sa langue en un défilé qui réunirait les deux univers différenciés et télescopés qui trament son existence. Ici, il n'est aucun effort d'adaptation, bien au contraire. Il n'est que de la désadaptation radicale.

Mais si ce qui généralement se dissipe pour s'inscrire dans la sphère de la vie phantasmatique trouve argument dans le réel pour se constituer en trauma, alors, ce qui fait passage ou passerelle —trait d'union pour tout dire— s'effondre, pour laisser la place à un sentiment de schize ou à une aspiration vers l'ineffable d'un impossible retour.

Je ne saurais ici poursuivre la métaphore plus avant, encore que ce mode d'approche de l'inter-culturel peut nous donner une possibilité d'entendre ce qu'il en est du malheur et du Mal.

Si le malheur —sur le plan individuel, subjectif— est définissable comme étant le viol de l'(objet)intime, nous pouvons avancer l'hypothèse que cette effraction est le plus souvent l'expression d'une mise à mal du roman familial, saccagé par

une idéalisation insensée et perverse. Le Mal quant à lui serait l'intrusion de l'Histoire en ces soubresauts sanglants —au titre du *Un*— dans ce que le sujet a de plus précieux: ses identifications symboliques et sa langue. Manière particulièrement violente de nier qu'il est de l'Autre. Manière de concevoir l'Autre comme le lieu de la souffrance et de la déjection. L'inter-culturel dans sa phase symbolique, insue, s'effondre à cet endroit pour ne plus laisser place qu'à la nostalgie de l'inter-culturel, aux rêves de l'inter-culturel, à l'aspiration dyadique à l'inter-culturel.

Par contre, situé à la pliure de deux langues, prenant en compte que tout traducteur est un interprète qui se confronte à ce que chaque langue a d'irréductible, l'adaptation culturelle, c'est du moins ainsi que je l'entends, est celle qui prend acte du deuil premier fondateur d'un procès de symbolisation qui rend inepte tout discours qui prêche l'inamovible, l'autochtonie, l'originel.

Il est de l'Autre, telle serait la formule qui réunirait en un ensemble ces propositions dans lesquelles *l'hétérogène* serait le signifiant qui représente le sujet pour le signifiant *séparation*.

Dès lors que la séparation est fondatrice, le terme de "au commencement" qui pourrait laisser soupçonner qu'il est de l'originel, devient de lui-même obsolète.

Il n'est pas de "au-commencement" sinon comme terme provocateur, comme terme prétexte au procès phantasmatique, comme terme prétexte, enfin, aux rêves et à la poésie dans leur tendance à réparer un traumatisme resté le plus souvent énigmatique.

L'écriture qui traite toujours d'un "au-commencement" ne cesse de déchirer ce prédicat, de le mettre à mal, puisque tout acte (et celui qui est au principe de l'écriture en particulier) se soutient d'un faisceau de précédences.

Il est donc de la fondation... et l'acte d'écrire s'inaugure toujours d'un "je fonde" en prise avec une généalogie textuelle, toujours insue, qui se soutient d'un déplacement, d'une métonymie, d'une séparation.

Dès lors, est-il une traduction pensable qui ne prendrait acte de cette séparation?

Est-il une traduction qui ne serait pas une trahison de la littéralité au profit d'une *adaptation*?⁴

Est-il une traduction qui ne soutiendrait que dans la virtualité du passage d'une langue à l'autre, il est, de part et d'autre de cette frontière impalpable, de l'étranger?

(4) *Adaptation*... comme on dit d'un roman qu'il est adapté pour le cinéma ou le théâtre.

À ce titre, chacune des deux langues considérées, celle à traduire et celle de la traduction, fait du traducteur, le temps d'une fraction de seconde, un étranger à lui-même et aux langues qu'il manie.

Si le traducteur s'absente comme sujet du texte qu'il travaille, qui le travaille, n'est-ce pas dans une tension vers l'ex-Il, vers ce que j'appelle le Il de Je, qui indexe le traducteur, comme tout sujet écrivant d'une instance tierce, celle qui nous désigne tous, un par un, comme séparés de notre écriture même?

Cette proposition me permet d'avancer qu'un texte traduit est d'autant plus marqué du génie du traducteur que celui-ci s'efface en se réduisant à un signe typographique, celui qui est susceptible de réintroduire l'inter-culturel sous un jour aimable.

Dès lors, j'émettrais l'hypothèse que si le trait d'union représente comme j'ai pu l'écrire, une lettre d'amour,⁵ il n'est pas moins d'abord et avant tout, le signe de ce qui sépare.⁶

N'est-ce pas au lieu même du trait d'union, au lieu même d'une séparation potentielle que le traducteur se tient afin que l'*adaptation* —autre manière pour dire *la rencontre*— puisse trouver quelque consistance?

C'est en tout cas mon hypothèse... et le paradoxe que j'ai souhaité soutenir.

(5) Cf. Jacques Hassoun "Ponctuation: points de suspension... trait d'union...". En *Littérature et double culture*, Actas Noesis, 3, 1990, pp. 149-162.

(6) L'amour vivable, "l'autre amour" de Bonnefoy, ne serait-il pas, celui qui se fonde sur une mise en échec du dyadique, sur une séparation.